
Narrations de femmes et figurations érotiques dans les romans de Kowanou et Barnabé-Akayi

Houessou S. Akerekoro

Université d'Abomey-Calavi (Bénin)

RÉSUMÉ

Le travail analyse l'écriture du vécu amoureux dans les romans *Les enfants de la poubelle* et *Le Colonel Zibotey* de Houénou Kowanou et *Errance chenille de mon cœur* de Daté Atavito Barnabé-Akayi, deux écrivains béninois. Ces récits sont énoncés par des femmes, respectivement Madeleine, Lorry et Saniath, qui sont relayées quelquefois par d'autres voix. Sur fond de satire sociopolitique, on lit une mise en scène des délires et délices du sexe. En nous servant de la narratologie et de la corpologie, nous montrons comment le discours narratif se déploie dans un souffle discontinu et, du même coup, livre une pornographie sans retenue. Après le cadrage théorique du sujet, nous mettons en relief les écarts socio-érotiques des personnages. Puis, l'étude s'appesantit autant sur leurs belles folies jouissives que sur leur propension à dérouler les mots grivois de l'isotopie sexe.

INTRODUCTION

En soutenant que « le sexuel est l'archétype littéraire transversal » de l'œuvre de Barnabé-Akayi (théâtre, poésie, récits), Roger Koudoadinou, étudiant *Errance chenille de mon cœur*, estime que ce roman est un marqueur central où l'auteur « manifeste un dévoilement jubilatoire du sexuel dans le but de transgresser ouvertement les mœurs. » (R. Koudoadinou, 2016 : 197 et 207). Ce topos transgressif ne doit pas être l'arbre qui cache la forêt des aspects divers de l'écriture

de la sexualité chez le jeune écrivain. Préfaçant le deuxième roman de Kowanou⁵⁷, Apollinaire Agbazahou dit l'apprécier « singulièrement pour sa tenue et retenue de plume. » (A. Agbazahou, dans H. Kowanou, 2015 : 7). À la lecture des textes en eux-mêmes, rien n'est moins sûr, et nous laissons cette appréciation à ses élans pour observer et souligner que *Les enfants de la poubelle* et *Le Colonel Zibotey*, loin des apparences, sont des romans de la sexualité jubilatoire et de la transgression des mœurs. Notre choix des trois œuvres se justifie suivant les critères que voici : saturation des éléments thématiques (le discours social et sexuel) et formels (des narrations spéculaires conduites prioritairement par des femmes en quête ontologique), homologie de la substance (auteurs passablement proches par postures scripturales) et productions de même moule générique (roman), homologie de la temporalité (synchroniquement auteurs relativement de la même génération, des années 2000 à nos jours). Fort de cette passerelle entre les deux auteurs, nous envisageons d'analyser dans ce corpus les contours de l'érotisme. Pour ce faire, le travail se déroule en quatre temps. Après avoir posé le cadre théorique de l'étude, nous mettons l'accent sur le fait que les désarrois sociaux des personnages vont de pair avec des univers aux couleurs sexuelles déroutantes. Ensuite, nous montrons que derrière ces déviances, se cache un amour de la vie et des plaisirs d'Éros. Pour finir, nous relevons jusqu'à quel point ce double lieu des douleurs et des douceurs informe les saveurs du vocabulaire des voix dans le discours. La réflexion prend pour appui méthodologique la narratologie et la corpologie⁵⁸.

1- CADRE THÉORIQUE

Nous faisons pour commencer la nuance de nature entre érotisme et pornographie, et présentons le corpus composé de *narrationis feminae*.

⁵⁷ Houénou Kowanou est né le 24 mars 1956 et Daté Atavito Barnabé-Akayi le 24 septembre 1978. Au moment où nous achevons cet article, début janvier 2019, Barnabé-Akayi a sous presses, aux éditions Plumes Soleil à Cotonou, son deuxième roman, *Ponts et chaussées*, à forte scénographie érotique.

⁵⁸ Okri Pascal Tossou, 2016 : 37 : la corpologie est « l'étude de la corpographie littéraire, c'est-à-dire l'étude des inscriptions du corps dans la création littéraire ». Pour la narratologie, nous nous référons à *Discours du récit* de Genette et au Collectif *Poétique du récit*.

Depuis *Le banquet* de Platon, dialogue socratique sur l'amour, la réflexion sur Éros n'a cessé de préoccuper, à bien des égards, philosophes, psychologues, sociologues, littéraires, etc. Ainsi approches et considérations diverses concourent à cerner un champ bien complexe. Un moment charnière s'avère *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Sigmund Freud (1905 ~ 1920) qui montre le poids des pulsions chez l'individu, la perversité polymorphe constitutive de l'enfance et la place centrale du sexuel au cœur de l'activité psychique de l'être humain. C'est bien avant Georges Bataille (1957) qui s'intéresse au sens de l'activité reproductrice pour la communauté, aux interdits et transgressions inhérents de ce fait à l'amour. Gilbert Tordjman (1972), dans une perspective historique et psychanalytique, propose une lecture clinique de la sexualité, de l'antiquité païenne et chrétienne au freudisme. Francesco Alberoni (1999[1986]), soulignant la prégnance de l'érotisme en art et dans la vie quotidienne, campe singulièrement sa réflexion sur le masculin et le féminin. Quant à René Étiemble (1997), dépassant l'approche psychosociologique occidentalocentriste de Stendhal dans *De l'amour*, il propose un regard encyclopédique sur l'art d'aimer, d'un point de vue diachronique et à travers siècles et civilisations, l'Orient et l'Occident surtout.

Ces auteurs puisent leurs illustrations tant en mythologie qu'en religion, en sociologie qu'en psychologie, en littérature que dans d'autres arts... Au vu de leurs analyses, que recouvre exactement le partage entre érotisme et pornographie ? Comment les appréhendons-nous dans cette étude ? Freud écrit dans ses *Essais de psychanalyse* :

Jusque dans ses caprices, le langage courant reste fidèle à une réalité quelconque. C'est ainsi qu'il désigne sous le nom « amour » des relations affectives très variées, que nous réunissons théoriquement sous la même dénomination, sans indiquer toutefois qu'il faut entendre par ce mot l'amour véritable, proprement dit, et admettant ainsi implicitement la possibilité d'une hiérarchie de degrés au sein du phénomène de l'amour (S. Freud, 1972 : 134)⁵⁹.

⁵⁹ Il écrivait déjà : 109 : « *Libido* est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie (considérée comme une grandeur quantitative, mais non encore mesurable) des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot *amour*. Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement par ce qui est communément connu comme amour et qui est chanté par les poètes, c'est-à-dire par l'amour sexuel, dont le terme est constitué par l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amour, telles que l'amour de soi-même, l'amour qu'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, pas plus

Le psychanalyste, par cette mise en garde lexico-sémantique, souligne le fait que l'amour, dans l'usage quotidien, autant renvoie au sexe et à la satisfaction du désir qu'il implique qu'à tout attachement, de quelque ordre qu'il soit, à une personne ou un objet. Nous avons là la nuance qui s'impose entre sexe et sexualité. Celui-là n'étant de ce fait qu'un aspect de celle-ci. Dès lors, il est tentant d'opposer érotisme, entendu comme affectivité et sensualité, tendresse et passion, plaisir et douceur, à pornographie, comprise comme acte amoureux ostentatoire, effectuation sexuelle d'un exhibitionnisme et d'un voyeurisme marqués par l'impudeur, allant donc jusqu'à l'obscène ou à la violence sadomasochiste. Tout cela nous rapproche de la « hiérarchie de degrés au sein du phénomène de l'amour », dont parle Freud. On retrouve une dichotomie pareille chez Helen Gary Bishop :

La pornographie met en scène les organes sexuels, rien qu'eux, une sexualité séparée du reste, peut-être parce que les hommes qui la contrôlent, font l'amour d'une façon toute mécanique, sans aucun travail d'imagination. [...] Il est important de pouvoir tout montrer, même les choses les plus précises, mais sans couper le chemin de l'imagination, du fantasme, du rêve, des rapports affectifs, passionnels, tendres. C'est cela que j'appelle érotisme (H. G. Bishop, dans M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 366).

En des mots presque similaires aux nôtres, à grand renfort des pouvoirs fantasmatiques et oniriques de l'imagination, dans un rêve qu'il faut bien dire éveillé, cette illustre militante du « plaisir partagé », du plein orgasme, défend une position de différenciation. Ce qui n'est pas toujours le cas chez bien des spécialistes. À l'entrée « Pornographie » de leur *Dictionnaire fondamental du français littéraire*, Philippe Forest et Gérard Conio se contentent de signaler : « Toute forme de représentation de nature obscène. » En dépit donc de l'étymologie qui réfère à la prostitution, le quantificateur de totalité « toute forme de » implique que n'importe quelle mise en scène déplacée, grossière, y relèverait. Ce que nous ne pouvons raisonnablement admettre, car toutes les obscénités ne sont pas d'ordre sexuel. Et à l'article « Érotisme » auquel ils renvoient le lecteur, nous lisons entre autres : « Ensemble des représentations ou des réalités qui suscitent le désir sexuel » (Ph. Forest et G. Conio, 1993 : 172 et 79). Sans revenir sur la nuance entre réalité et représentation, l'équivalence, selon nous mal

que nous n'en séparons l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. » Sauf autres indications, les guillemets et les italiques sont des auteurs cités.

ficelée, conduit à un amalgame. *Le dictionnaire du littéraire*, quant à lui, garde le silence à la ligne « Littérature pornographique » et laisse à Isabelle Décarie le soin d'écrire, en signant l'article « Érotisme » :

Le terme érotisme désigne la part de la littérature amoureuse qui insiste sur les plaisirs de la chair. [...] la pornographie caractérise de nos jours toute représentation concrète et explicite (dessin, photographie, livre, film) de choses obscènes dans le but de les rendre publiques et d'exciter le lecteur (ou spectateur)⁶⁰.

On retrouve la même équivalence par renvoi et le même amalgame à cause du quantificateur de totalité sans nuance « toute représentation de choses obscènes ». Ces essais lexicographiques ne nous facilitent donc pas la tâche. Dans son étude sur la question, Dominique Maingueneau (2007) reconnaît que le pornographique et l'érotique posent des problèmes de définition⁶¹. Au regard de ces complexités terminologiques, qui ne font pas la part entre la matière et la manière, le fait (qu'il soit véridique ou réaliste) et sa représentation esthétique, nous employons les deux termes dans l'analyse, en nous basant sur cette précision de taille :

la sexualité humaine [...] ne s'accomplit pas sans son dire. On ne l'isole pas de sa représentation. Le jeu des corps, dans le temps même où il se produit, est déjà une représentation de ce jeu. Toute sexualité est une sexualité en miroir. C'est peut-être dans ces domaines que court la différence entre le besoin et le désir. Le *besoin*, davantage engagé dans l'animalité, s'accomplirait dans le silence. Il serait comme aveugle, hors de tout langage et de tout théâtre, alors que le *désir*, qui est l'emblème de la sexualité humaine, n'est qu'un discours sur lui-même. Les mots investissent la chose et la chose n'existe pas sans les mots (M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 14-15)⁶².

À partir de là, l'érotisme désigne l'acte amoureux en lui-même, qu'on ne doit pas réduire au faire sexuel, que cet acte soit ou non représenté par un médium donné. Quant à la pornographie, elle est la mise en scène de l'érotisme, donc la monstration verbale ou autre de tout acte amoureux. Nous entendons alors le discours pornographique

⁶⁰ I. Décarie, « Érotisme », dans Paul Aron *et alii* (dir.), 2010 : 246. Les auteurs de *Lexique des termes littéraires*, sous la direction de Michel Jarrety, ne consacrent d'entrée ni à érotisme ni à pornographie.

⁶¹ Dans *Système de la mode*, Roland Barthes s'intéresse à l'érotisme dans le 9.20 et le 18.10, 2002 : 1035-1037 et 1155-1156.

⁶² Cela est typique de la situation même de l'art verbal, car nous avertit Nelson Goodman : « We can have words without a world but no world without words or other symbols. » (Goodman 1978: 6).

comme toute mise en scène de l'acte érotique, des esthésies charnelles, avec ou sans effectuation sexuelle, *a minima* ou *a maxima*, en termes de plaisirs ou de dégoûts, le reste n'étant que détail de l'œuvre et choix scénographiques de l'artiste.

Cela entendu, donnons un aperçu des romans en étude. Dans l'Introduction de leur livre-enquête sur les rapports des femmes à l'imagerie sexuelle, et leurs perceptions à ce sujet, Marie-Françoise Hans et Gilles Lapouge signalent :

Écœurées, déconcertées, honteuses, ignorantes ou indifférentes, intéressées ou fascinées, elles respectent toutes un même mutisme. C'est ce mutisme que nous avons tenté de briser en interrogeant des femmes. En leur demandant de dire, du spectacle pornographique, ce qu'elles reçoivent et ce qu'elles entendent, ce qui les blesse ou les émeut (M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 13).

Les textes de notre corpus ont la particularité d'être justement énoncés par des femmes qui ne s'accommodent pas d'un quelconque mutisme en la matière. « Écœurées » ou « fascinées », en déroulant dans des autobiographies fictives, donc imaginaires, leurs vies, leurs fastes et leurs misères, elles ne font que s'inscrire dans une vieille et longue tradition de *voces feminae* dans la littérature amoureuse pour dire la force et les peines de leur être-au-monde : Michel Millot, *L'école des filles ou la philosophie des dames*, 1655 ; Nicolas Chorier, *L'académie des dames*, 1659, pour nous en tenir aux textes des pionniers. Il n'est pas besoin d'épiloguer sur ces antécédents, et Catherine Miller remarque que face à la dialectique de l'image et du mot, les femmes optent beaucoup plus pour le second, c'est-à-dire la parole et l'écrit. L'écriture est pour elles un moyen de maîtrise de soi et de l'autre, un viatique ontologique pour mieux exprimer leurs fantasmes (C. Miller, dans M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 144-145).

Le roman *Les enfants de la poubelle* paraît en 2000, et l'Introduction, que signe l'héroïne elle-même, commence par ces mots : « Je suis issue d'une famille monoparentale. Pour tout parent, je n'ai connu que ma mère. Et je n'en devins consciente qu'au moment où, à la maternelle, mes copines parlèrent de pères, de mères et de tantes. » (LEP : 3)⁶³ À partir de cette situation familiale atypique, Madeleine

⁶³ Dans le texte, nous donnons les références des écrits en étude par leurs initiales en majuscule et en italique suivies de deux points et des pages concernées. Soit pour *Les enfants de la poubelle* : LEP, *Le Colonel Zibotey* : LCZ, et *Errance chenille de mon cœur* : ECC.

égrène une existence sans fards qui la conduit de Dallas (Texas, États-Unis) en France où elle se marie sans lueurs jusqu'en Afrique où la route du destin fait d'elle, la reine Lalie Agbodjèdo de la tribu des lions, épouse du roi Aloya, avant que, pour un malentendu transculturel, elle ne revienne à Dallas. On découvre, entre autres voix, celle de sa mère Gabrielle pour conter l'histoire du père qui, au bout du compte, vit toujours (*LEP* : 30-35, 239-248). Le mentir-vrai du romancier s'arrêterait là si Madeleine ne confessait à la fin de l'Épilogue : « Mon espoir est que le roi Aloya lise un jour ces lignes pour savoir que notre fils a pris seul la route de son destin, que la prophétie s'est réalisée et que, à vie, je demeure amoureuse de lui. » (*LEP* : 252)

L'auteur effectif⁶⁴, Kowanou, publie en 2013 *Le Colonel Zibotey* qui est une suite proleptique⁶⁵ du roman précédent, trente ans séparent les deux histoires. On y trouve quatre figures centrales : la narratrice principale Lorry Bibi (qui partage cette prérogative énonciative avec le narrateur omniscient), le sulfureux colonel Zibotey Karimi, le bienveillant Olorun Tobi (le fils devenu grand de Lalie et d'Aloya) et la reine revenue au chevet de son époux. En racontant dans une longue analepse sa trajectoire à la cour royale, Tobi acquiert aussi le statut de narrateur de marque (*LCZ* : 271-351). Autre indice intratextuel, la reprise intégrale de tout un passage des *Enfants de la poubelle* (*LCZ* : 266-267 et *LEP* : 230-231).

Quant à *Errance chenille de mon cœur* de Barnabé-Akayi, c'est un pseudo-roman de jeunesse où on voit Saniath Zamba, dans une prose dialogique nourrie, se livrer à un portrait sans complaisance d'elle-même et de la société béninoise ouvertement campée dans la fiction. Entre autres, elle se fait relayer deux fois par Daté en énonciateur feint (*ECC* : 203-236 et 279-284). Tout comme Madeleine et Lorry, c'est à un subtil

⁶⁴ J.-M. Schaeffer, 1989 : 83 : « L'énonciateur d'un acte de langage peut être réel, fictif ou feint. Certes, l'énonciateur *effectif* est toujours réel, car autrement il n'y aurait tout simplement pas d'acte communicationnel. Mais cet énonciateur effectif peut ou non déléguer son énonciation à un énonciateur second. Ce dernier est fictif s'il est inventé par l'auteur, feint s'il est identifié à une personne ayant existé ou existant réellement. »

⁶⁵ Genette, 1992 : 197-198, montre qu'il faut « distinguer, outre la continuation par l'avant (c'est-à-dire *l'après*) ou, pour parler français, *proleptique* [...], une continuation *analeptique* ou par l'arrière (c'est-à-dire *l'avant*) chargée de remonter, de cause en cause, jusqu'à un point de départ plus absolu, ou du moins plus satisfaisant, une continuation *elleptique* chargée de combler une lacune ou une ellipse médiane, et une continuation *paraleptique*, chargée de combler d'éventuelles paralipses, ou ellipses latérales ("Que faisait X pendant que Y...") » (Nos griffes remplacent ses guillemets).

dialogisme artificiel⁶⁶ que nous convie Saniath qui tient en réalité un cahier qui va s'avérer être le roman que nous lisons : « Ça y est, ça recommence. Je dois écrire et encore écrire. Si cela avait de sens pour moi, ce serait parce que j'avais une sorte d'attachement à celui pour qui j'écris. » (*ECC* : 17)

C'est sur ce fond structurel que se greffe le discours érotique, à commencer par un vécu charnel de malaise.

2- SEXE ET DYSPHORIE

Déjà Freud n'a cessé d'insister sur la présence de tendances sadiques dans l'acte amoureux en précisant que cela « peut se rendre indépendant et, sous la forme d'une perversion, s'emparer de toute la vie sexuelle de la personne. » (S. Freud, 1972 : 68) Nous vérifions ce topos déviant en nous intéressant à la prostitution, l'inceste, le harcèlement sexuel, le viol, la pédophilie, l'infidélité, l'homosexualité, etc.

Dans *Errance chenille de mon cœur*, évoquant ses difficultés financières d'étudiante, Saniath s'indigne : « J'ai des camarades qui vendent leur dignité [...]. Tronquer son corps contre l'accord financier ! Odjé ! » (*ECC* : 38) Le verbe « vendent » en opposition à « dignité », ce que doublent « corps » et « accord financier », les exclamations et l'interjection « Odjé ! » de dégoût, concourent à un propos satirisant, signalent une mise à l'index de l'acte décrié. Elle parle ailleurs d'une élève qui s'est faite assidue dans les milieux de « travailleuses de sexe », et en arrive à une posture de dignité féminine fustigeant ce qu'elle appelle « l'écart de nos cuisses dans les bureaux de nos patrons » (*ECC* : 268 et 270). On voit là que le rapport au corps et au sexe n'est pas montré sous un jour heureux. On sait la narratrice très portée sur les relations avec les hommes. Un jour chez un ami, Boni, elle le surprend en ébats avec une fille qu'il avouera être sa cousine (*ECC* : 53). C'est pratiquement l'unique cas d'inceste, si nous voyons l'acte comme tel, dans ce récit barnabé-akayien. Nous en verrons plusieurs chez Kowanou. Si Saniath aime la sensualité charnelle, elle a connu bien des expériences décevantes. Une nuit de coupure de courant électrique à Tanguiéta, elle a été victime du harcèlement d'un voisin, Précieux (*ECC* : 123-125). Mais le déchirement intérieur est intervenu quand à

⁶⁶ Umberto Eco, 2011 : 282, appelle « dialogisme artificiel » ce jeu métanarratif particulier qui consiste en « la mise en scène d'un manuscrit sur lequel la voix narrative réfléchit, tente de déchiffrer et de juger en même temps qu'elle raconte ».

16 ans à peine, encore mineure, elle est violée et ainsi dépucelée par l'un de ses professeurs : « J'avoue que tout ce que, aujourd'hui je regrette c'est sur le plan sexuel et j'en veux beaucoup à Estival puisqu'il est à la base de toutes les bêtises que j'ai eues à faire » (ECC : 248). Ce vécu sexuel dysphorique, du point de vue bien entendu du personnage central narrant, ce motif du malaise charnel, était déjà montré avec acuité dans *Les enfants de la pouvelle*.

Absent un jour à la Fac, Moris, l'ami de Madeleine, lui explique que c'est sa propre mère qui en est la raison, l'ayant invité à la maison. Et pour cause :

Elle a dit qu'elle m'aime. Elle a voulu que je lui explique pourquoi je ne l'aime pas. Naturellement, je l'ai démentie. Je lui ai répondu que je n'ai aucune raison de ne pas l'aimer. Moi, j'entendis [sic] la considération à accorder à une future belle-mère. À mon étonnement, elle s'est déshabillée en me disant que la meilleure manière d'aimer une femme, c'est de se coucher sur elle. Entre-temps, sous le prétexte d'avoir besoin d'un coup de main, elle m'avait attiré dans sa chambre et en avait bloqué la porte. Je t'assure que j'ai résisté longtemps. Elle a été la plus forte. Elle m'a violé (LEP : 61-62).

La susceptibilité et la résistance brandies par le jeune homme n'y firent rien. La mère de son amie a pu assouvir sans scrupule son désir. Sa confession de victime ne put empêcher le désarroi de Madeleine. On constate à lire le passage que l'acte est donné à voir *a minima*. La relation des faits est avare de détails. Tel ne sera pas le cas du viol avorté sur l'héroïne par l'un de ses ravisseurs, Ouistiti. Même si la scène ne débouche pas sur des ébats, la description des poses est frappante :

Les roues en l'air, s'il vous plaît !

Je ne résistai pas davantage. Je descendis mes pantalons [sic] et m'étais à ses pieds. Dans mon dos, le carreau était très froid. Enfin, je mis un bras sur mon visage pour ne pas voir.

– C'est moi qui choisis. Je préfère votre centre arrière, exigea-t-il encore.

Je me mis alors à genoux, et fixai le sol entre mes deux mains en appui au sol. J'attendais ma souffrance.

Je saignais du nez. Des gouttes de sang tombaient nombreuses sur le carreau. Je me nettoyai du revers de la main sans quitter ma position. J'avais levé la tête aussi. Le responsable me regardait. Il avait vu le sang qui, malgré mes premiers nettoyages, continuait à couler (LEP : 95-96).

La dimension hypotypotique (Fontanier, 2009 : 390) est évidente et met bien en relief la charge sadique de la scène. La victime elle-même parle de sa « souffrance ». On l'imagine d'abord les jambes en l'air, puis s'offrant au partenaire exigeant en position accroupie ; ce qui l'indispose

dans le corps et dans l'âme, en dépit de la résignation affichée. L'écoulement du sang de Madeleine est l'élément heureusement modificateur qui poussera le responsable de la bande, Pigeon Bleu, à la dispenser du viol amèrement attendu, sans plaisir. C'est peu après cela qu'elle se retrouve en France par les soins généreux du même responsable, qui se révèle être une connaissance de sa mère. Elle y contracte un mariage terne dont la lie se résume à : libertés extraconjugales dans les boîtes de nuit et les hôtels de vacances sans effectuation sexuelle, viol subi dans un hôtel de Monaco, prostitution après la rupture d'avec son époux Gérard, rapports sexuels opportunistes et sans goût avec Robert, les deux en route pour l'Afrique... Tout cela ne lui apporte aucun plaisir, surtout le troc de sa parcelle intime :

mon corps devenu rachis au pas de la tombe. Mon sexe, mon précieux sexe, ce joyau cher à moi n'était plus qu'une avenue à péage par laquelle les hommes me poussaient les intestins. Je me demandais même ce qui les y intéressait. Quant à moi, je percevais leur ronde dans mon avenue comme une offre de charité (*LEP* : 132).

L'indifférence de Madeleine, glaciale en elle-même et avec elle-même, n'a d'égalé que l'entrain avec lequel ses partenaires s'acharnent sur ses charmes corporels. Elle voit son être somatique presque au seuil de résidu funéraire (« rachis au pas de la tombe »), regrette ce qu'est devenu son être intime (opposition « précieux sexe » et « joyau cher » à « avenue à péage ») et s'apitoie sur son propre sort en considérant les avides assauts mâles qui l'assiègent telle « une offre de charité ». *Le Colonel Zibotey* pousse ce topos érotique dyscorpographique⁶⁷ encore plus loin.

Nommé Ministre de la Défense, le personnage éponyme du roman s'enthousiasme comme dans un calembour : « Zibotey devient Zizi en toute beauté. » Et une de ses connaissances de longue date signale, qu'enfant, on l'appelait « Zizi devant, le reste derrière » (*LCZ* : 157 et 220). Si nous savons que « zizi » dans le langage familier renvoie au sexe, on mesure combien cela est illustratif de celui qui est ainsi indexé. Mais au début du récit, l'une des premières manifestations de sexualité répréhensible est l'acte d'infidélité de la mère des demi-sœurs de Lorry, contrainte pour cela au divorce (*LCZ* : 32-33). Faisons tout de suite cas

⁶⁷ Okri P. Tossou, 2016 : 82 (note 130) : « Nous appelons "eucorpographie" toute esthétique du corps qui l'offre sur [sic] un jour radieux, plaisant, charmant, heureux. À l'opposé, nous désignons par "dyscorpographie" l'écriture du corps qui en révèle les distorsions, le malaise, la corrosion » (Nos griffes remplacent ses guillemets.)

de ces mots de désespoir d'Iyabo, minée par son mari avant sa mort : « sous ma jupe, j'ai un tuyau dangereux ; une lame tranchante » (LCZ : 91). Et le Professeur Cravate qui couche une nuit avec elle en meurt, avant qu'elle n'en soit délivrée par Tobi grâce à la phytothérapie.

Pour en revenir au Colonel Zibotey, Lorry qu'il harcèle apprend à son père qui plaidait en sa faveur qu'il a sept épouses, et pire : « Ses maîtresses, je ne sais pas s'il en connaît le nombre. Et combien de femmes ne se plaignent encore d'avoir été violées par lui ? » (LCZ : 105.) Et en termes de viol, le personnage est passé maître. À peine devenu Ministre de la Défense, il harcèle sa secrétaire particulière qui, outrée, crie et le dénonce. Elle sera punie par une affectation fantaisiste. Mais le clou pour Zibotey, qui sonne sa descente aux enfers morale et sa fin lamentable, c'est sa visite-souvenir à Nati sur les traces de dame Lato dont il espère encore profiter sexuellement. Devant sa fille Norou, commandant démissionnaire de l'armée du Zimey à cause de ses relations trop osées avec le même Zibotey, Lato relate, indignée :

Je voudrais te dire, chérie, que je porte une blessure. Il y a trente ans, le mécréant qui est assis devant toi m'a violée.

– Il a fait quoi ?

– Zibotey m'a violée ; et devant mon fiancé ; et le jour de mon mariage. À part mon père et ma mère, personne n'a jamais su ce qui a tué mon fiancé. Il s'est suicidé la même nuit. Moi, j'en suis condamnée à vie (LCZ : 231).

Récapitulons. Zibotey viole Lato et s'efface. De là, naît Norou. La relation intime dans l'armée entre celle-ci et son père, les deux ignorant ce statut réciproque, est donc de l'inceste. L'acte fatal a eu pour conséquences la mort du fiancé blessé dans son amour-propre, le divorce des parents de Lato, et leur décès respectif ensuite, la contraction par la victime du VIH/SIDA, sa réduction à la prostitution pour survivre (« Je vends mon cul, malgré moi », loc. cit.). En effet, infidélité et viol sont légion dans ce roman de Kowanou et conduisent irrémédiablement à des conséquences tragiques ; nous pensons à Aline trompant Sènou, aux débauches sans vergogne des couples Guy et Fisson, ou aux drames érotico-communautaires des habitants de la forêt des hyènes... (LCZ : 290, 317, 325 *sqq.*)

Évoquons, pour finir, le malaise conjugal de Lorry qui, après cinq ans d'épousailles avec le Docteur de Médéiros, était toujours vierge, du fait de l'homosexualité de l'homme qui finalement se donne la mort (LCZ : 166-175). En dépit de ces cas de sexualité dysphorique, les trois romans en étude s'illustrent intensément par un érotisme eucorpographique.

3- EXTASES DE LA JOUISSANCE

Dans son récit spéculaire, Saniath dit « écrire ces mots qui sont errance et chenille de [son] cœur ». Tout comme Madeleine avoue confesser pour « parler de la souffrance des enfants du monde, ces enfants qui n'ont pas demandé à naître, principalement eux, les enfants de la poubelle » (*ECC* : 238 ; *LEP* : 252). Ces propos sont illustratifs d'univers de mal-vivre ontologique, social et érotique. Seulement, les deux auteurs n'ont pas manqué d'irriguer leurs textes de bien-vivre pour soi et autour de soi, et surtout sexuel. Rien que le nombre de « mecs » qu'a connus M^{lle} Zamba de la Sixième à la Terminale témoigne éloquemment de sa passion pour les plaisirs d'Éros : Janvier, Alain, Rémi, Kalif, Akim, John-Aurore, Estival, John, Jérémie, Dieudonné, Léon, Lilian, Ali, Henry, Jerry, Emeric... (*ECC* : 97). La liste est longue. Même si tous n'ont pas eu d'effectuation sexuelle avec elle, nous n'ignorons combien elle est de goût raffiné en la matière. Ainsi, elle se plaint de Rémi, par exemple : « Mon problème à moi, c'est que je n'aime pas la routine. Elle me fatigue et m'ennuie » (*ECC* : 42-43). Une trentaine de pages plus loin, elle décrit le mécanisme érotique sans doigté de son partenaire : bavardage, écoute de musique ou suivie de film ; bisous sans tact au lieu de caresses, de touchers fins ou de chatouillis ; pénétration. Rémi néglige donc les préliminaires, ne mesure pas la charge sensuelle du regard, et se contente de baiser sans aller à tâtons en commençant par les tétons. Il ne s' imagine pas les ressorts du plaisir au féminin. Ce qui tient à cœur à sa partenaire trouve son écho dans cette position défendue par Luce Irigaray :

Et la réplétion, mécanisme essentiel à la représentation pornographique, n'est pas très accordée au désir des femmes. Pour elles, la temporalité du désir serait plutôt une *continuité* où chaque nouvelle fois pourrait se vivre comme une *première fois*. Les deux en même temps : *un devenir toujours mouvant*. Les femmes ne peuvent pas rester « en place ». Il faut qu'elles bougent, changent. Mais sans cassures ni ruptures. Et leurs mouvements sont plus proches de ceux des sources, des rivières ou de la mer que des mécanismes à la fois ponctuels et répétitifs marquant les heures (L. Irigaray, dans M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 47-48).

Le propos est on ne peut plus clair et, si nous laissons de côté l'amour sans pénétration avec le professeur bien-aimé Dieudonné, Saniath n'a vraiment connu ce dont parle Irigaray et qu'elle désire tant qu'avec son adorable Léon, prétendu journaliste qui est en réalité un

agent de renseignement, se prénommant Léopold. Elle livre avec ravissement une description fournie de leur première fois sur cinq pages environ. Le détail de ce qu'elle préfère en la matière est au comble : petits attouchements complices, caresses, regards de communion, mots doux de compliment, embrassades de chaleur, déshabillage réciproque, succion des seins, puis l'acte sexuel même :

Il porte sa main au niveau de mon sexe. Je me tords d'envie. J'ai en même temps envie qu'il arrête et envie qu'il continue sans jamais s'arrêter. C'est alors que je saisis son phallus (le Lègba lui-même) à qui je donne la forme normale de la pénétration. Le summum, c'est quand elle a eu lieu, la pénétration. Azé ! C'est tout simplement incantatoire (*ECC* : 76).

Par enchantement, comme si la jouissance était indicible, tel un bonheur qu'on ne peut rendre par les mots, le personnage se tait sur le détail des ébats, se contente de nous renseigner sur leurs pauses et leurs reprises, nous signale qu'ils ont adopté moult positions. Pour comprendre ce fait et le plaisir qu'a ressenti la jeune narratrice, nous devons revenir aux explications de la psychanalyste Luce Irigaray :

Il y a une autre jouissance possible pour les femmes. Celle de l'efflorescence de tout leur corps et de son expansion à tout l'espace. Celle qui n'a pas lieu seulement localement, et quasiment malgré ou contre le corps. Où tout le corps devient sexe, et pas exclusivement dans l'orgasme. Où la distinction corps/sexe s'efface. Et pour laquelle les savantes techniques de production du plaisir deviennent un peu dérisoires... Ce qui veut dire aussi qu'en parler en quelques mots est impossible (L. Irigaray, dans M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 44⁶⁸).

On le voit, par la figure de Saniath, par son éthique de la jouissance érotique, le roman de Barnabé-Akayi dit une vérité fondamentale sur la relation métonymique qui lie corps et sexe dans le rapport de la femme à l'acte amoureux, ce que les hommes doivent comprendre et s'intégrer. Les Anciens disent bien que le sexe est partout

⁶⁸ C'est concernant ses amours avec Rémi que Saniath précise les poses adoptées : « Il reste assis dans le canapé et moi, je me place sur ses cuisses. Tous ces mouvements, on le fait en s'embrassant. Il me touche les bouts de mes seins pour m'allumer encore plus. Alors, toute seule, je me fais pénétrer et je commence le coït moi-même. Après quelques instants, il me fait coucher sur le dos ou il me prend dans ses bras et m'amène dans le lit. Là, je suis sur le dos. Ensuite à quatre pattes, et là, il meurt de plaisirs. C'est vrai que parfois, on adopte de nouvelles positions comme allongés sur le côté une jambe en l'air. Ou encore je suis sur le dos, les deux jambes en l'air accrochées à ses épaules. Ou même debout, le buste abaissé. » (*ECC* : 70) Sur les mécanismes de la jouissance érotique avant, pendant et après l'acte sexuel, confère P. Valinief et J. Gondouneau (1979).

sur le corps de la femme. Il faut sortir de l'engrenage obsessionnel et lassant de l'érection et de la décharge.

Chez Kowanou, nous ne sommes pas loin de ces chemins de l'extase. La première véritable expérience intime de Madeleine s'est déroulée *a minima* avec le Gouverneur du Texas, et un jour elle surprend sa mère, seins nus, avec un homme (*LEP* : 18-22, 45). C'est celui-ci, monsieur Cauchemar, qui lui fera découvrir les délices d'Éros :

Au moment de me décoller de lui, il me retint près de son corps. Ses yeux me fixèrent. Les paysages de ses iris blondirent. Sans brutalité, il m'embrassa sur la bouche. Et alors, je sentis une haleine masculine qui envahit les entrailles de ma cervelle. Mon cœur bondit et mes poils se dressèrent.

Je songeai à demander à l'homme son intention. Mais très tôt, j'eus du retard. Un doigt turbulent appuya sur mon plomb, comme sur ma principale gamme érogène. Ensuite, je fus surprise par un mot qui me donna du vertige.

Et je culbutai. Et je ressentis une douleur. Et sur mes draps mêlés, se répandirent les rognures de l'hymen (*LEP* : 51).

En dehors de la situation stressante liée à la première fois pour la narratrice-personnage, les passerelles de la jouissance féminine ne manquent pas : le tact des gestes et le poids des regards, les baisers et l'embrasement de tout le corps, les mots et les attouchements « érogènes », l'acte sexuel que les mots sont toujours impossibles à rendre. Dans le même roman, c'est la mère de l'héroïne qui livre aussi ses extases charnelles avec, entre autres, le Gouverneur et Moris, l'ami de sa fille (*LEP* : 56, 66). L'autre description étoffée de scène érotique concerne Madeleine et Maroya, un garçon rencontré en Afrique en tant qu'associé de Robert. Elle avoue ne pouvoir « transcrire tout le bonheur » ressenti à faire l'amour avec lui (*LEP* : 160-162).

Dans *Le Colonel Zibotey*, avant que le personnage éponyme ne découvre que Norou est sa propre fille, leur commerce sensuel était toujours rendu en termes de saveur avouée (*LCZ* : 61 *sqq.*, 227-228). Par ailleurs, Norou avoue plus d'une fois son amour profond pour Tobi, son camarade de formation, et face aux résistances de l'homme, elle va jusqu'à lui affirmer : « Tobi, une éternité ne suffira pas à te séparer de moi. [...] Même la mort ne suffira pas à te séparer de moi. Si tu as le culot de me tuer, sois gentil de faire l'amour à mon cadavre. Ce que tu as toujours refusé de me faire de mon vivant, tu pourrais peut-être le faire à mon cadavre ! » (*LCZ* : 129). Ces mots témoignent d'un très

grand attachement pour l'autre, d'un désir érotique porté par l'attrance sexuelle.

On peut également évoquer la supposée partouze royale à trois entre Aloya, Lalie et Iyabo, les douces nuits entre Woumé et Tobi (*LCZ* : 256, 342), ou encore les communions charnelles entre Aline et Sènou :

Dans un Louis XIV bien costumé, les deux s'embrassèrent. Le chêne massif geignit comme par habitude dans la houle de leurs ébats. C'était pour la dernière fois ; chacun d'eux le redoutait.

Les histoires dont était cousue leur vie avaient fondé le bonheur de leur foyer jusque-là exceptionnel. Ces histoires avaient des passages qu'aucun mot ne saurait rendre (*LCZ* : 293).

On retrouve là le désormais topos discursif de l'indicible érotique. Nous aimerions souligner la portée à la fois métaphorique et métonymique du verbe « geignit ». Au point de vue sémantique, il y a une métaphore par rapport au sujet « chêne massif » qui bruit ou craque sous la poussée des ébats des deux partenaires ; au point de vue cotextuel, on peut entendre que ce sont également l'homme et la femme qui, occupants dudit chêne et sous l'extase de leur jouissance partagée, geignent de bonheur.

Ce que nous démontrons jusque-là donne une idée des facettes du logos pornographique chez nos deux auteurs. Il serait intéressant d'appuyer cela par une analyse du goût perceptible des personnages pour les mots graveleux pour exprimer leurs délires et délices du sexe. Ce qu'Abramovici nomme « la grammaire du sexe » (2009 : 440), détournement métaphorique du sens d'une expression courante ou langue volontairement grossière.

4- GRIVOISERIE DES MOTS DU SEXE

Dans son essai évoqué plus haut, avant d'aborder les contraintes narratives et les ressorts de l'énonciation pornographique, Maingueneau montre la place du grivois dans le rapport au dire des personnages en sémiologie⁶⁹ érotique. En ce sens, Gilles Lapouge indique que « le spectacle pornographique, la littérature aussi, utilisent cette espèce de vertige qu'on peut éprouver devant l'abjection, le laid, le bas, le grossier,

⁶⁹ Le terme sémiologie est une francisation du grec *semeiosis* qui désigne en littérature l'organisation syntaxique, sémantique et pragmatique constituant le texte. Ainsi la sémiotique est l'étude de la sémiologie.

le honteux, l'horrible ou même le morbide, le mortel » (G. Lapouge, dans M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980 : 114⁷⁰). Pas seulement en actes, mais d'abord et surtout en mots. Se moquant de son amie Flora qui mène, à ses yeux, une vie sentimentale dissolue, Saniath lui signifie que ce n'est pas bon qu'elle sorte avec « plein d'hommes mariés qui foutent leur bague de mariage dans son cul » (*ECC* : 252). Le terme « cul » relève du langage relâché et nous installe donc dans un registre où l'insulte le dispute à la facilité de mœurs. Plus audacieuse, presque blasphématoire d'un point de vue religieux, la narratrice s'exclame : « Personne n'est capable de croire que Dieu qui a lui-même inventé le sexe féminin n'en consomme pas au Ciel ! » (*ECC* : 253). On perçoit tout le comique et l'ironie de l'insinuation.

C'est chez Kowanou que la mobilisation du vocabulaire grivois pour dire la passion du sexe est sans retenue aucune, pas que les énonciateurs de Barnabé-Akayi soient d'orthodoxes enfants de chœur, loin de là. Madeleine décrit ainsi le sexe de sa mère :

J'avais l'habitude de me dire que mon sexe était un pays interdit aux yeux étrangers. Celui de Maman, c'était un continent. Vaste comme une prairie. Les lignes de son relief doux m'en avaient fait une merveille de curiosité. Pas de miniature ; le petit plomb que je prenais du plaisir à taquiner dans le bidet était, chez elle, aussi puissant qu'une lame de hache, sorti des lèvres comme une langue morte, et déjà apparent alors même que nous étions encore debout (*LEP* : 27).

À grand renfort de métaphores et de comparaisons, on voit dans ce passage une expression d'étonnement et de vastitude : pays/continent, miniature et petit plomb/puissante lame de hache et lignes de relief doux. À vrai dire, entre la mère et la fille, c'est la première qui est une folle des joies vaginales. Il n'est qu'à s'en tenir aux morceaux de narration la concernant à ce sujet, et qu'il n'est pas besoin d'égrener (*LEP* : 34, 46, 47, 49). Au vu de la rivalité qui naît entre les deux, l'enfant, outrée, questionne sa mère qui lui réplique en conséquence :

– Maman, qu'est-ce que tu as sous ta jupe ?

⁷⁰ Pour Philippe Sollers (dans M.-F. Hans et G. Lapouge, 1980: 167), « plus une société est totalitaire, plus elle refuse la représentation sexuelle, plus elle censure la pornographie. Et cela, même lorsqu'il s'agit d'une société hyperperverse, la société nazie par exemple. On peut même avancer que le critère du plus ou moins de fascisme d'une société est là : plus l'humanité arrive à se représenter calmement qu'elle est basse, qu'il y a du trivial, du bestial, du stéréotype en elle, et moins elle est fasciste. »

– Là, je peux te répondre avec précision. Sous ma jupe, il y a un cul gourmand. Une grosse cylindrée (*LEP* : 64).

On peut se convaincre au regard du profil érotique de Gabrielle que dans notre corpus il n'y pas que la jeune Zamba qui soit une sexomane. Le ton narquois avec lequel elle répond à sa fille, ses allures sexuelles autoritaires avec les hommes, ses mots ici : « un cul gourmand. Une grosse cylindrée », métonymie et hyperbole, donnent une preuve de ses potentiels érotiques. Comme dans une gradation, d'un texte à l'autre, le champ lexical grivois s'élargit. Car dans les parcours croisés de Zibotey Karimi, Olorun Tobi, Lorry Bibi et consorts, il est poussé encore plus loin. Bien des personnages le soulignent d'ailleurs : « langage licencieux », « gros mot », « langage déplacé », « vocabulaire cru » (*LCZ* : respectivement Nicolas Bibi 105 et 106, Norou 197, Lorry 136).

Il est courant de voir le fougueux Zibotey autant narguer voire insulter Norou que la flatter. Lui appliquant une fois les qualificatifs douce, docile et respectueuse, elle s'empresse de rectifier : « Ces qualificatifs, tu les as trouvés entre mes jambes. » (*LCZ* : 66⁷¹) Lucide, elle lui signifie ainsi qu'elle n'est pas dupe de ses beaux mots juste destinés à titiller son amour-propre. Plus loin, elle lui fait carrément la leçon en se montrant acerbe au besoin : « tout le monde n'est pas loup garou [sic] comme toi. Tu rentres dans tout ce qui est fendu parce que tu n'es amoureux de personne » (*LCZ* : 92-93⁷²) Rien que par de tels termes crus : « entre mes jambes », « tout ce qui est fendu », c'est tout un portrait du coureur indécrottable et du jouisseur insatiable qui est dressé. C'est en employant de pareils mots que Lorry se verra reprocher langage licencieux et gros mot par son père Nicolas.

Nous avons vu le recours au terme « cul » dans *Errance chenille de mon cœur* et *Les enfants de la poubelle*, on pourrait en dresser un florilège dans *Le Colonel Zibotey* en en faisant un lexème connotatif. Les personnages en usent à des fins diverses : se moquer, amuser la galerie, contenir un fantasme, mettre en garde contre une inadvertance sentimentale, s'indigner. Repérons entre autres :

⁷¹ L'expression indexante nous permet de rapprocher ces mots de ces reproches taquins d'une mère à son bébé garçon qui s'accroche à Lorry au terme d'une traversée en bateau : « Vous êtes tous pareils, depuis l'œuf. Je me demande si le morceau de viande que vous traînez entre les jambes n'est pas une malédiction. » (*LCZ* : 109)

⁷² Elle en viendra même aux menaces : « depuis le premier jour où tu as descendu ta culotte devant moi, tu as perdu ton grade de chef. Alors, si tu joues sur le registre administratif, moi je te pince la corde privée. » (*LCZ* : 155-156)

Lorry à Nicolas : « – Dis-lui [à Zibotey] d'aller cirer le cul de ses sept épouses et de me coller la paix ! »

Judith à sa fille Lorry : « Vierge de mon cul ! »

Zibotey à Norou : « Commandant de mon lit ! » et « commandant de mon canapé. »

Zibotey au mari de Norou : « Mari de mon cul ! »

Zibotey à Norou : « Commandant de mon lit ! »

Dame Lato à Zibotey : « Colonel ! Colonel de mon cul ! »

Gabrielle à Tobi : « Mon cul va dormir à jeun ce soir. »

Mot d'un déménageur de la forêt des hyènes : « J'ai besoin d'une femme à cul sec » (*LCZ* : respectivement 106, 161[2], 162, 202, 205, 235, 247, 347).

On observe dans ce bref relevé que la figure du personnage éponyme intervient autant en tant que cible qu'en tant qu'instance d'injure par les moyens de la grossièreté. Ce qui nous importe est le fait que les figurations érotiques dans notre corpus passent également par la crudité langagière. Tout cela permet de donner une certaine idée des audaces scripturales du roman béninois d'aujourd'hui, au-delà de cette figure de proue que reste Florent Couao-Zotti⁷³.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse, nous retenons que pour transgresser les mœurs dans leurs romans à des fins de construction fictionnelle de l'expérience et de la conscience humaine, Kowanou et Barnabé-Akayi ont nourri leur discours social, culturel et politique d'une texture subtilement envahissante du sexuel dans un mouvement dialectique : euphorique et dysphorique. Pour mettre cela en évidence, après le cadre terminologique, nous sommes partis des voix principales de donation des récits, toutes des femmes, pour arriver au motif du mal-vivre érotique. Ce à quoi s'oppose, comme par équilibre, le vécu sexuel extatique des uns et des autres. Ces deux aspects se retrouvent à des degrés divers dans l'écriture des mots du sexe, qui vont de l'enchantement au grossier. Pour faire triompher le bon et le beau dans cet ensemble, beaucoup gardent la tête haute malgré leurs désillusions. Ainsi Madeleine : « Bien qu'il paraisse une denrée abondante,

⁷³ Sur postures scripturales et monstrations érotiques en littérature béninoise, nous renvoyons, entre autres, à M. Kakpo (2008), A. Huannou (2011), O. P. Tossou (2011), R. Kouoadinou (2016)) et H. Akérékoro (2018).

l'exploitation du sexe doit lui conférer une valeur sacrée. » (*LEP* : 123)⁷⁴
Ce sacré ne doit pas nous faire perdre de vue qu'on ne peut méconnaître les droits de la représentation artistique de la sexualité, qui est aussi un exercice considérable de la démocratie, contre le conservatisme réactionnaire et totalitaire.

⁷⁴ Norou lui fait écho en ces termes : « À mon entendement, un grand vecteur d'orientation de la vie a son point d'application sur le sexe. Il faut préserver à ce vecteur les composantes de ses directions principales ; les autres composantes, des foudritudes je veux dire, constituent des déperditions dont on se passerait bien si l'on tient à ne pas se compromettre ses chances dans les choix de la vie » (*LCZ* : 93).

Ouvrages cités

- ABRAMOVICI, Jean-Christophe. 2009. Les frontières du licite, l'obscénité. In Collectif. *Histoire de la France littéraire, tome 2 : Classicismes*. Paris : PUF, 435-452.
- AKÉRÉKORO, Houessou Séverin. 2018. Les enjeux du discours littéraire dans les fictions de Jean-Paul Tooh-Tooh. *Les Cahiers du GRELCEF* 10, 89-106.
- ALBERONI, Francesco. 1999. *L'érotisme*. Traduit de l'italien par Raymonde Coudert. Paris : Pocket.
- ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain (dir.). 2010. *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF.
- BARNABÉ-AKAYI, Daté Atavito. 2015. *Errance chenille de mon cœur*. Note préventive d'Okri Pascal Tossou. Cotonou : LAHA Éditions.
- . À paraître. *Ponts et chaussées*. Cotonou : Plumes Soleil.
- BARTHES, Roland. 2002. *Système de la mode*. In *Œuvres complètes II*. Paris : Le Seuil, 895-1221.
- BATAILLE, Georges. 1957. *L'érotisme*. Paris : Minuit.
- CHORIER, Nicolas. 1999[1659]. *L'académie des dames ou la Philosophie dans le boudoir du Grand Siècle*. Dialogues érotiques présentés par Jean-Pierre Dubost. Arles : Philippe Picquier.
- COLLECTIF. 1977. *Poétique du récit*. Paris : Le Seuil.
- ECO, Umberto. 2011. *De la littérature*. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. Paris : Grasset.
- ÉTIEMBLE, René. 1997. *L'érotisme et l'amour*. Paris : Le Livre de Poche.
- FONTANIER, Pierre. 2009. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.
- FOREST, Philippe et CONIO, Gérard. 1993. *Dictionnaire fondamental du français littéraire*. Paris : Pierre Bordas & Fils.
- FREUD, Sigmund. 1972. *Essais de psychanalyse*. Traduit de l'allemand par le Dr S. Jankélévitch. Présentation du Dr A. Hesnard. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- . 2014 [1920]. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Traduit de l'allemand par Cédric Cohen Skalli, Olivier Mannoni et Aline Weill. Préface de Sarah Chiche. Paris : Petite Bibliothèque Payot.

- GENETTE, Gérard. 1992. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Le Seuil.
- . 2012. *Discours du récit*. Paris: Le Seuil.
- GOODMAN, Nelson. 1978. *Ways of worldmaking*. Indianapolis: Hackett Publishing Company.
- HUANNOU, Adrien. 2011. Ken Bugul jusqu'au bout du tabou. In Collectif. *Voix et voies nouvelles de la littérature béninoise*. Cotonou : Les DIASPORAS, 68-87.
- HANS, Marie-Françoise et LAPOUGE, Gilles. 1980. *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*. Paris : Le Seuil.
- JARRETY, Michel (dir.). 2016. *Lexique des termes littéraires*. Paris : Le Livre de Poche.
- KAKPO, Mahougnon. 2008. Les moi-vides, les moi-débris ou l'esthétique des débris humains chez Florent Couao-Zotti. In Collectif. *Repères pour comprendre la littérature béninoise*. Cotonou : CAAREC, 65-92.
- KOUDOADINOU, Roger. 2016. Daté Barnabé-Akayi ou l'esthétique de la transgression. In Apollinaire AGBAZAHOU. *Daté Atavito BARNABÉ-AKAYI : des horizons osés et contagieux*. Cotonou : Plumes Soleil/LAHA Éditions, 197-216.
- KOWANOU, Houénou. 2000. *Les enfants de la poubelle*. Porto-Novo : Les Éditions HDH.
- . 2015[2013]. *Le Colonel Zibotey*. Préface d'Apollinaire Agbazahou. Cotonou : LAHA Éditions.
- MAINGUENEAU, Dominique. 2007. *La littérature pornographique*. Paris : Armand Colin.
- MILLOT, Michel. 2001[1655]. *L'école des filles ou la philosophie des dames*. Paris : La Musardine.
- PLATON. 2006. *Le Banquet*. Traduit du grec par Philippe Jaccottet. Introduction de Monique Trédé. Paris : Le Livre de Poche.
- SCHAEFFER, Jean-Marie. 1989. *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris : Le Seuil.
- STENDHAL. 1965. *De l'amour*. Édition par Michel Crouzet. Paris : Garnier-Flammarion.
- TORDJMAN, Gilbert. 1972. *Clefs pour la sexologie*. Paris : Seghers.
- TOSSOU, Okri Pascal. 2011. Quand Akplogan met les gants de Sagan, ou l'esthétique d'Eros anthropophage en partage. In Collectif. *Voix et voies nouvelles de la littérature béninoise*. Cotonou : Les DIASPORAS, 38-53.

- . 2016. *Corpographie et corpologie*. Cotonou : Plumes Soleil.
- VALINIEFF, Pierre et GONDONNEAU, Jean. 1979. *Le couple et l'amour : Le couple et ses caresses* suivi de *Techniques de l'amour physique*. Paris : France Loisirs.